

C843.54
M2344hi
1980

éditions la farandole




henriette
major

images de
sylvie guimont

*histoires
autour du poêle
contes du québec*



Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec 

*copyright,
éditions la farandole, 1980
copyright,
"le petit coyotte"
éditions héritage, 1976
(extrait du recueil
"les contes de l'arc-en-ciel)
tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés.*

henriette major

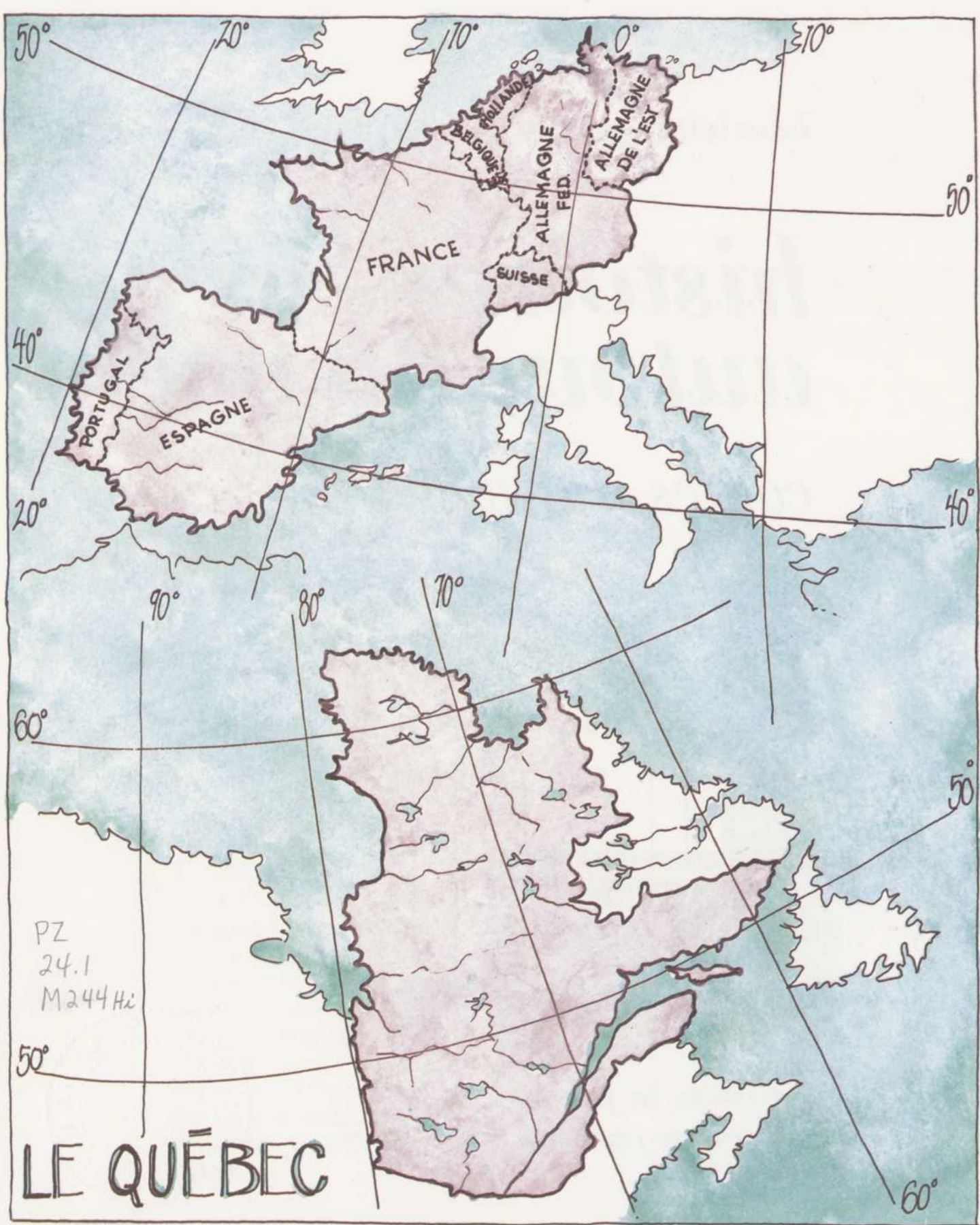
*histoires
autour du poêle
contes du québec*

images de sylvie guimont



éditions la farandole

*146, rue du faubourg poissonnière
75010 paris*



PZ
24.1
M244Hi

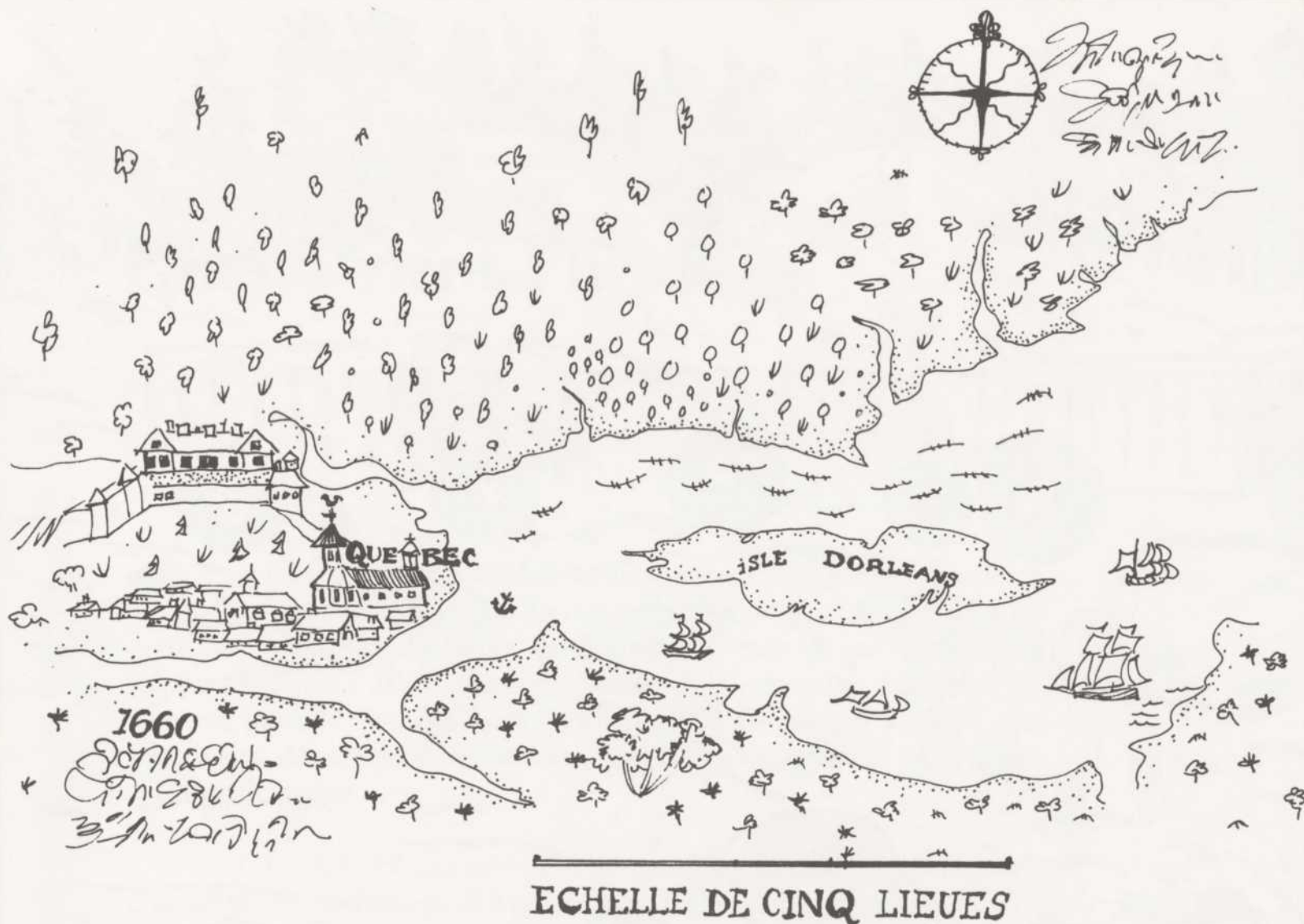
LE QUÉBEC

Le Québec

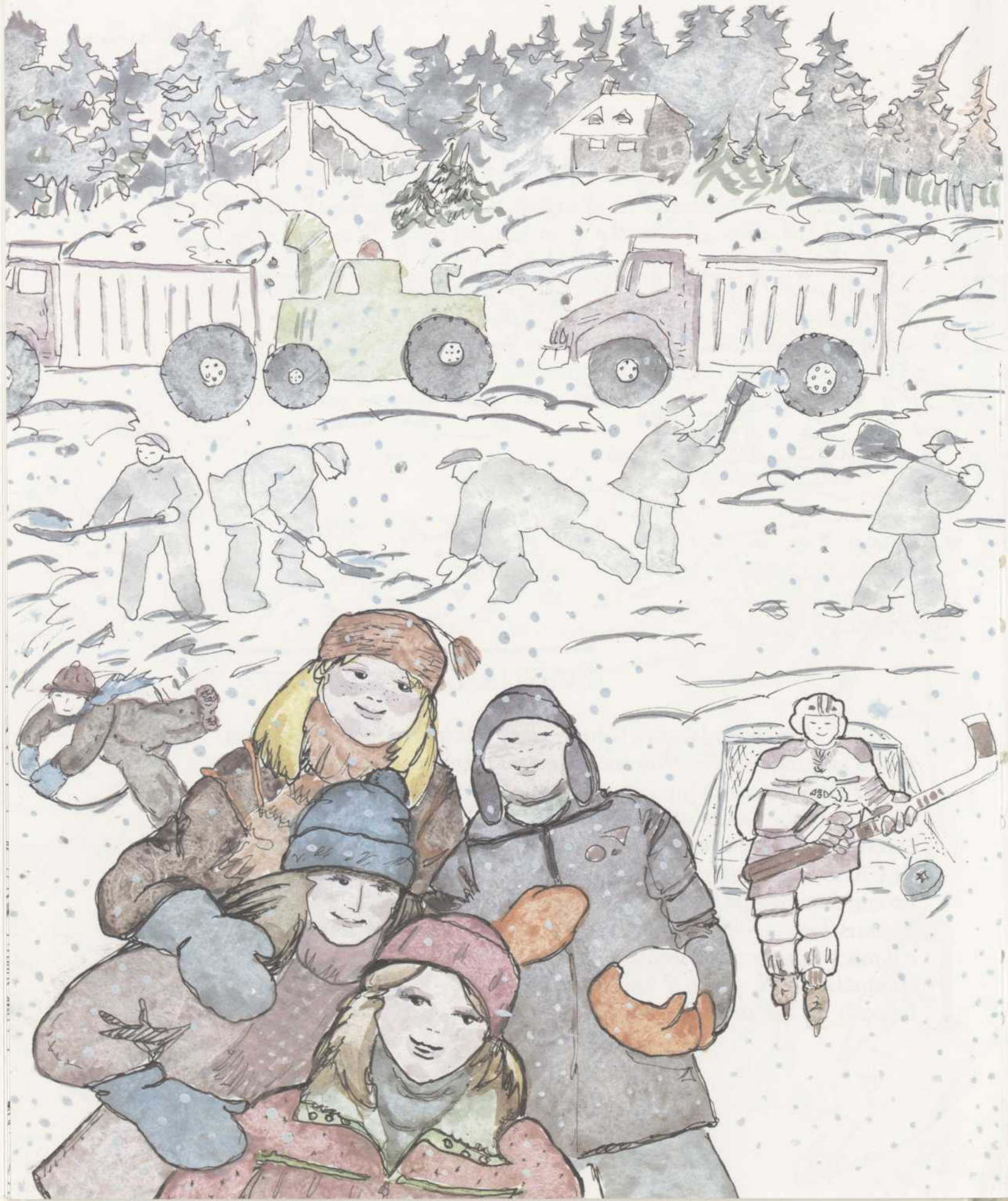
Le Québec est l'une des dix provinces du Canada, et la seule où l'on parle français. C'est une province tellement vaste qu'elle pourrait contenir à la fois l'Espagne, le Portugal, la France, la Belgique, la Suisse et les deux Allemagnes. Mais une bonne partie de ces immenses espaces n'est pas habitée. Plus de la moitié des terres sont couvertes de forêts ou sillonnées de cours d'eau ; de plus, on compte au Québec environ 900 000 lacs.

Les régions encore sauvages sont habitées par des groupes isolés d'Indiens et d'Esquimaux. Les Indiens et les Esquimaux sont installés au Québec depuis des temps très anciens ; on croit qu'ils sont venus d'Asie en traversant le détroit de Béring : à une époque lointaine, un bras de terre reliait la Sibérie au continent nord-américain, disent les savants. Ces « Amérindiens » vivaient de chasse et de pêche. Ils étaient divisés en plusieurs tribus aux mœurs et aux usages variés. Il reste environ 28 000 Indiens vivant au Québec ; un certain nombre se sont intégrés à la vie des Blancs dans les villes. D'autres vivent dans des villages où ils pratiquent la chasse et la pêche.





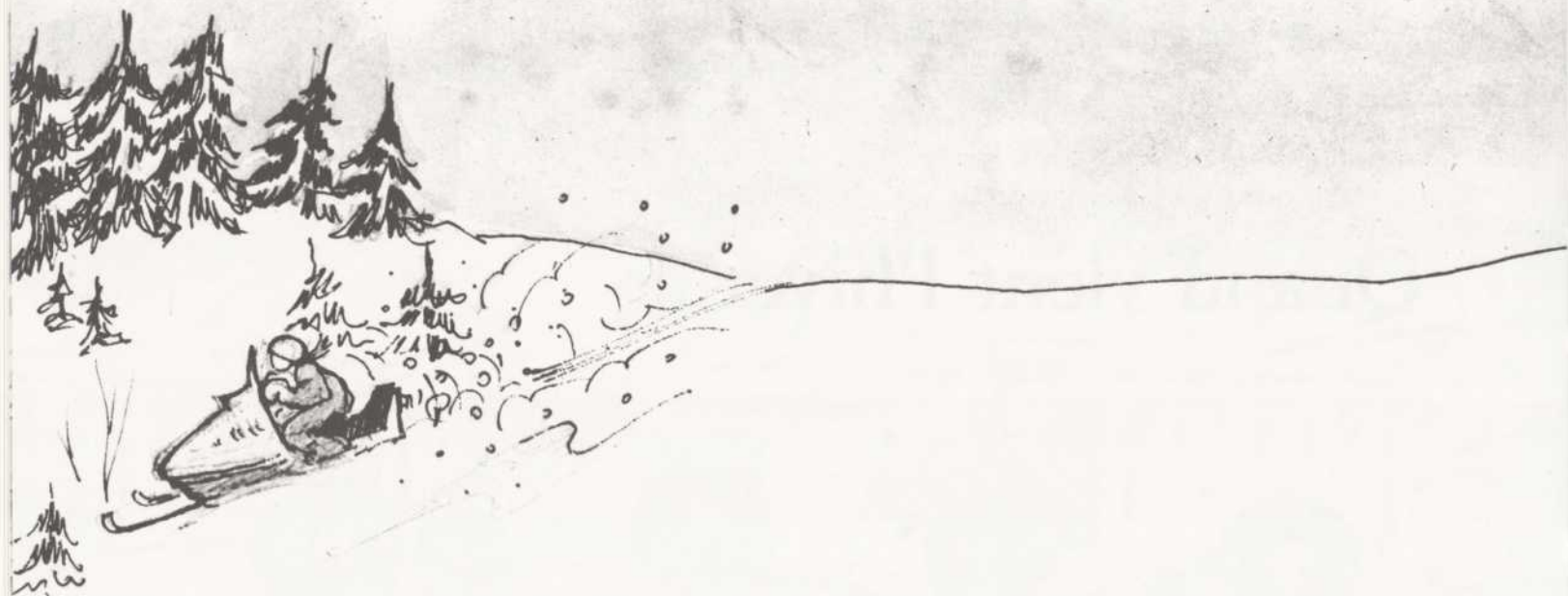
En 1534, Jacques Cartier débarque à la pointe de Gaspé et prend possession de la Nouvelle-France au nom de son roi, François 1^{er}. D'autres explorateurs avaient abordé avant lui sur les côtes du continent nord-américain, mais Jacques Cartier est le premier à établir la présence française en Amérique. Plus tard, en 1608, Samuel de Champlain fondera le premier établissement stable à Québec, sur un cap dominant le fleuve Saint-Laurent, en un endroit appelé par les Indiens *Kébec*, c'est-à-dire «endroit où le fleuve se rétrécit». La colonie française a continué de se développer depuis. Malgré la conquête du pays par l'Angleterre en 1760, le Québec est resté français de langue et de culture.



Quand vient l'hiver...

L'hiver est une longue et rude saison au Québec. La neige commence à tomber dès la fin de novembre ; janvier et février sont les deux mois les plus rigoureux et il n'est pas rare de subir alors des températures de - 20 °C durant plusieurs jours de suite. La neige est souvent poussée par des vents violents qui l'entassent le long des maisons et des routes ; ces masses blanches sont appelées au Québec « bancs de neige ».

Les Québécois savent se préparer pour faire face à l'hiver : chacun se munit d'une pelle à neige, pour dégager l'entrée de sa maison. Les villes possèdent des « souffleuses », énormes machines qui aspirent la neige et la rejettent dans un camion ou sur le côté de la route. Pour sortir, les Québécois revêtent des manteaux de fourrure ou des anoraks doublés, des bonnets de laine qu'on appelle parfois des « tuques », des gants ou des moufles appelées « mitaines » ; on chausse des bottes fourrées ou des couvre-chaussures. Quant aux enfants, on les enveloppe de la tête aux pieds dans des combinaisons matelassées.

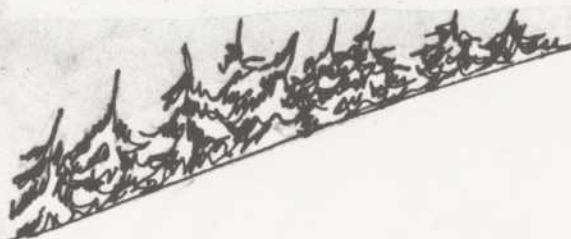


Parfois, une tempête de neige vient bouleverser les activités normales : les enfants ne vont pas à l'école, les bureaux et les magasins ferment leurs portes ; chacun peste contre la température tout en souhaitant secrètement que la tempête dure longtemps.

L'hiver est peut-être la saison où il se pratique le plus de sports au Québec : il y a d'abord le patinage sur glace. A peu près tous les enfants en âge de marcher apprennent à patiner.

Chaque parc public, chaque cour d'école, possède sa patinoire à la surface bien glacée et bien lisse où l'on va glisser de compagnie. Ces patinoires servent aussi à la pratique du sport national, le hockey : tous les petits Québécois rêvent de devenir un jour des vedettes de ce sport dont les parties sont très suivies.





Un autre sport très populaire, c'est la randonnée en *motoneige*. La motoneige est une invention québécoise : il s'agit d'une sorte de motocyclette montée sur skis. Cette machine est appréciée par les amateurs de vitesse et de plein air, mais elle est aussi très utile : en cas de tempête de neige, elle permet de secourir les automobilistes en panne sur les routes. Elle a toutefois des désavantages : elle est très bruyante ; de plus, si les motoneigistes sortent des sentiers tracés, ils risquent de détruire la végétation.

On pratique aussi le ski alpin et le ski de randonnée ; il n'est pas rare de voir toute une famille glisser à la queue leu leu sur les pistes.

Pour marcher sur la neige sans s'y enfoncer, les Indiens avaient inventé les raquettes : c'étaient des cadres de bois de forme ovale où étaient tressés des nerfs de chevreuil. Les colons eurent vite adopté ces appareils si pratiques. La marche en raquettes est devenue aujourd'hui un sport très populaire.



Durant de longues années, l'industrie du bois a été la principale industrie québécoise : afin d'alimenter les « moulins à scies » et les usines de papier, on allait couper des arbres au cœur des forêts épaisses. Autrefois, avant l'invention des machines, il n'existait pas de chemins pour se rendre aux emplacements destinés à la coupe du bois, ces emplacements qu'on appelait les « chantiers » ou « chanquiers ». Les seules voies possibles étaient les rivières ; les hommes partaient donc à l'automne en canots d'écorce, ces canots hérités des Indiens. Ils emportaient leurs haches et des provisions. Arrivés à destination, ils construisaient une grande maison en troncs d'arbres, ou « bois rond ». Ils s'y installaient pour la durée du long hiver car, une fois la neige arrivée et les rivières gelées, il était difficile de revenir vers les villes et les villages : il fallait attendre le printemps pour utiliser de nouveau les voies d'eau, les « chemins qui marchent », comme disent les Indiens.

Du mois d'octobre au mois d'avril, des groupes d'hommes isolés vivaient ainsi au milieu des bois, passant leurs journées à couper des arbres à la hache. Ils ne pouvaient sortir du bois que lorsque le dégel permettait d'amener vers les grands centres les billes de bois flottant sur les rives, opération qu'on appelait « la drave » (de l'anglais « *to drive* », pousser devant soi).



Loin de leurs foyers et de leurs familles, ces hommes trouvaient parfois le temps bien long. Au cours des soirées, alors que le vent hurlait dans les branches dénudées, on inventait des histoires autour du poêle.

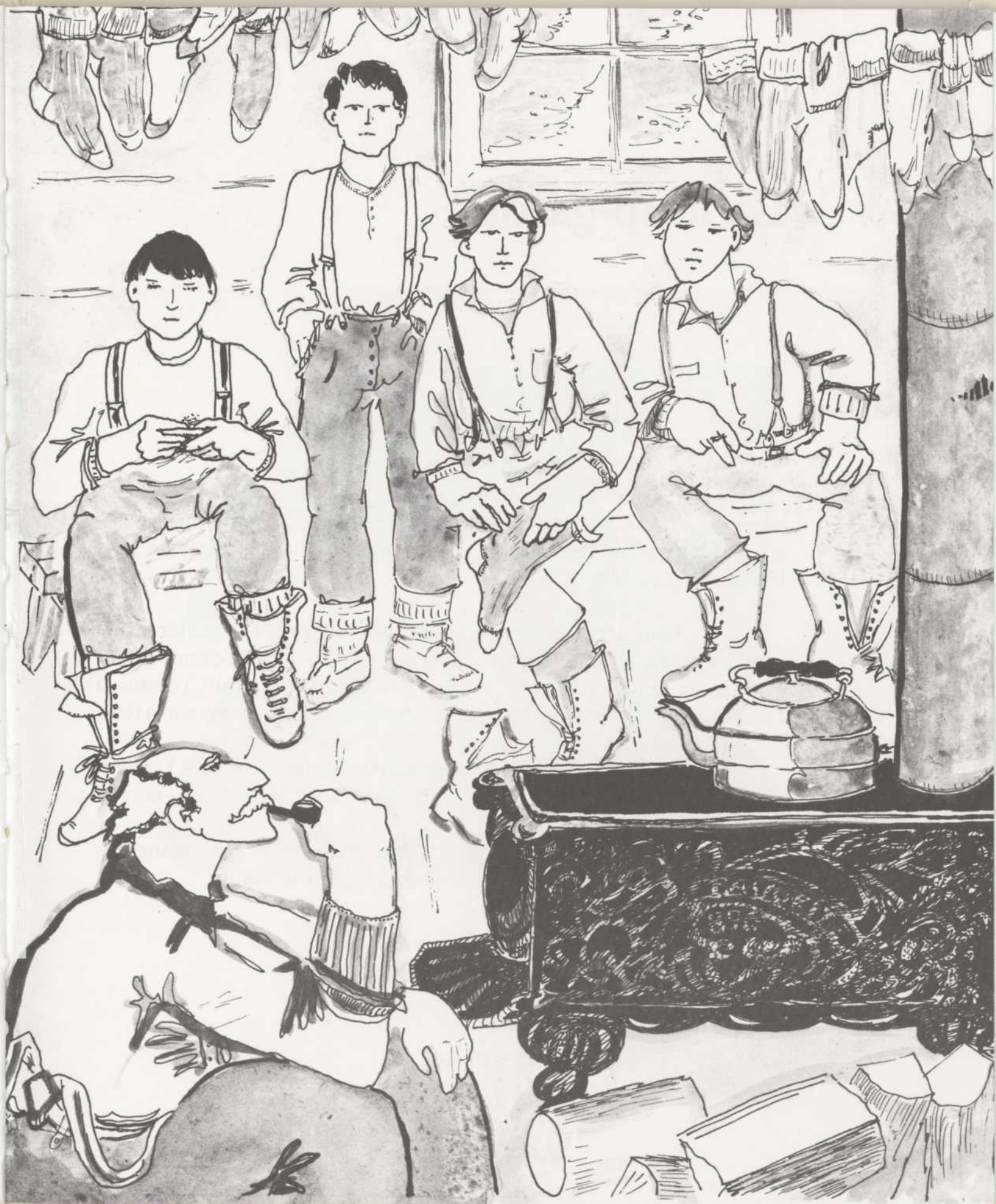
Les draveurs de la Gatineau (folklore)

*Adieu donc belles rives
du Kabébongué (1).
Voilà le temps qu'arrive,
il faut nous séparer ;
l'hiver est arrivé
et tous ses embarras ;
cent hommes sont rassemblés,
Jack Boyd les conduira.*

*L'hivernant (2), tu nous quittes
ton sac dessus le dos.
Tu nous quittes trop vite,
tu maudis nos billots.
Tu maudis nos rivières,
nos rames, nos avirons ;
Tu maudis jusqu'à l'air
que nous respirerons.*

(1) Kabébongué : nom d'une rivière de la région de la Gatineau.

(2) Hivernant : celui qui passait l'hiver dans les bois.



Le loup-garou

Le soir, au coin du feu, c'était à qui raconterait l'histoire la plus effrayante. On évoquait alors les loups-garous, ces hommes changés en bête par un mauvais sort et qui s'attaquaient aux honnêtes gens lorsqu'il faisait nuit.

Pour apporter l'eau au camp, il fallait aller la puiser à une source située à quelque cent pas de la cabane. Ce soir-là, c'était le gros Pothier qui était de corvée. Avant son départ, on avait, comme à l'accoutumée, raconté des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête.

— Prends garde aux loups-garous, avait-on lancé à Pothier, en manière de plaisanterie alors qu'il franchissait le pas de la porte.

— Peuh ! répondit le colosse en coiffant son bonnet de laine, s'il survient un loup-garou, je saurai bien le mâter.





Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il rentrait au camp, blanc comme un drap, nu-tête et échevelé.

— Un loup-garou m'a volé ma tuque, affirma-t-il d'une voix étranglée.

Les hommes ne se sentaient pas très rassurés. Mais Joe Miron, le fier-à-bras du groupe, vit là un défi à relever.

— Allons donc, dit-il en empoignant son couvre-chef, tu te seras cogné à un arbre dans le noir. Donne-moi le seau, je vais aller chercher l'eau moi-même.

Il sortit alors que le gros Pothier se faisait plaisanter par ses compagnons. Mais quelques instants plus tard, Joe Miron rentrait en courant, le seau vide et la tête dénudée, racontant en haletant que lui aussi s'était fait voler son bonnet... Chacun à part soi imaginait, bien sûr, un loup-garou amateur de chapeaux. Ce soir-là, on se passa d'eau et chacun s'endormit un peu mal à l'aise.

Le lendemain, au beau soleil, personne n'osait évoquer les craintes de la veille. Le soir venu, le contremaître en personne, un nommé Philippe Lortie, décida de se rendre à la source : les hommes attendaient anxieusement son retour. Il revient quelques minutes plus tard... sans son bonnet de laine, mais avec, sur la figure, un sourire amusé. Les hommes chuchotaient entre eux : si le contremaître semblait si content de lui, il était peut-être de connivence avec le loup-garou... Encore une fois, on s'endormit, l'oreille aux aguets, pas très rassurés...

Dès le début de la journée suivante, Lortie prit à part Pothier et Miron.

— Venez avec moi, dit-il, et apportez vos haches. Je vais vous indiquer un arbre à abattre.

Quand on est bûcheron, un tel commandement est dans l'ordre des choses. Le contremaître amène ses deux compères près de la source et leur indique un gros érable.

— Abattez-moi cet érable, dit-il: c'est là que se cache le loup-garou.

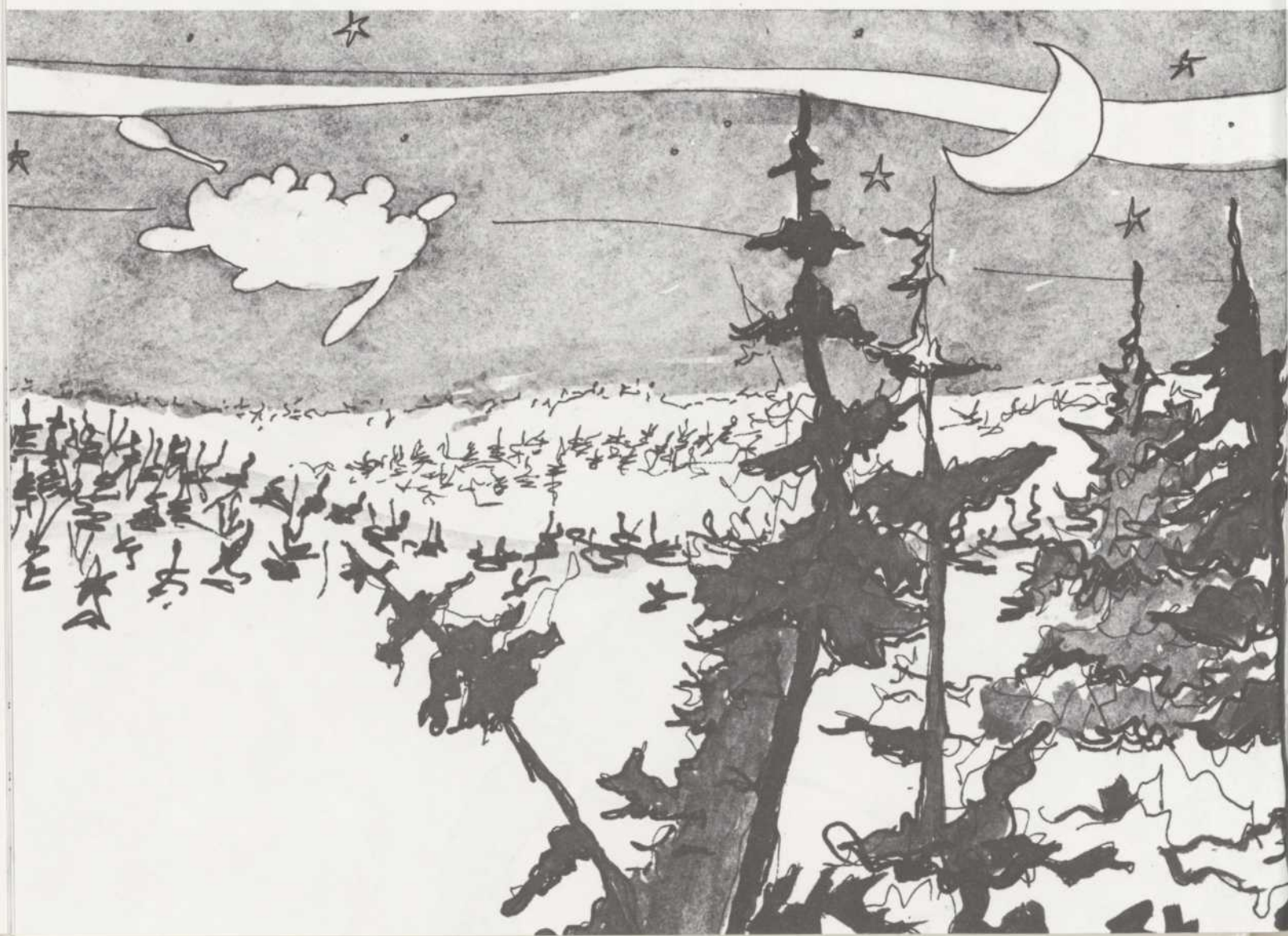
Croyant à une plaisanterie, les deux hommes se mettent néanmoins à la tâche. Bientôt, avec un craquement sinistre, l'arbre s'écroule. De sa fourche, on voit un énorme hibou s'envoler.

— Plongez la main dans le creux de la fourche, dit le contre-maître.

Ebahis, les hommes en sortirent leurs tuques de laine dont le hibou avait tapissé son nid. L'histoire eut bientôt fait le tour du camp; bien sûr, chacun affirmait en riant n'avoir jamais cru vraiment au loup-garou.



La « chasse-galerie »
ou le canot magique



On racontait qu'il existait un moyen merveilleux de sortir des bois en plein hiver; on aurait peut-être pu aller à pied, chaussé de raquettes, mais c'était très long et très risqué à cause du froid intense et des bourrasques de neige qui risquaient d'engloutir le voyageur solitaire. Il y avait mieux: pour aller faire une visite chez ceux qu'on avait laissés dans son village, il fallait pratiquer la « chasse-galerie ».

Cela consistait à voler dans les airs à bord d'un canot magique. Le canot était dirigé par le diable en personne; aussi, fallait-il prendre garde de n'effleurer aucune croix de clocher pendant cette randonnée dans les nuages, sous peine de dégringolade dans la neige.

Un jour, dit-on, Tom Caribou, bûcheron mécréant et sans scrupules, avait convaincu quelques-uns de ses compagnons de « courir la chasse-galerie » pour aller voir leurs « blondes » la veille du Premier de l'An. Après avoir prononcé la formule magique:

« Acabri, acabra, acabram,
Porte-nous par-dessus les montagnes »,



Tom Caribou et ses amis s'étaient bel et bien élevés dans les airs; à grands coups d'aviron, ils avaient dirigé leur canot volant vers le village de Lavaltrie où ils avaient passé une veillée des plus agréables. Le retour s'était moins bien déroulé; ayant abusé du vin de cerises, Tom Caribou avait eu quelque difficulté à gouverner l'embarcation; il avait heurté le faite d'un sapin, précipitant le canot et ses occupants dans un « banc » de neige.

Dans les cabanes en bois rond, au milieu de la forêt, l'histoire de Tom Caribou décourageait les hommes de courir la chasse-galerie; on se résignait à attendre le printemps pour descendre la rivière en canot, en chantant une chanson d'avironneur.

Chanson de canot

(Qu'on chantait pour marquer le rythme en avironnant)

*Envoyons d'avant nos gens
Envoyons d'avant.*

*Quand on part des chantiers
mes chers amis, tout le cœur gai
pour aller voir tous nos parents
mes chers amis, le cœur content.*

*Envoyons d'avant, nos gens
Envoyons d'avant.*



Au siècle dernier, il y avait un accessoire indispensable au costume d'hiver des Canadiens : la ceinture fléchée. C'était une ceinture tissée en laines de couleurs vives. Il semble que les premiers colons aient appris des Hurons et des Iroquois cette technique de tissage. Les dessins des ceintures fléchées comme les dents de scies, les triangles, les demi-flèches, sont souvent d'origine indigène mais ont été adaptés par les colons français.



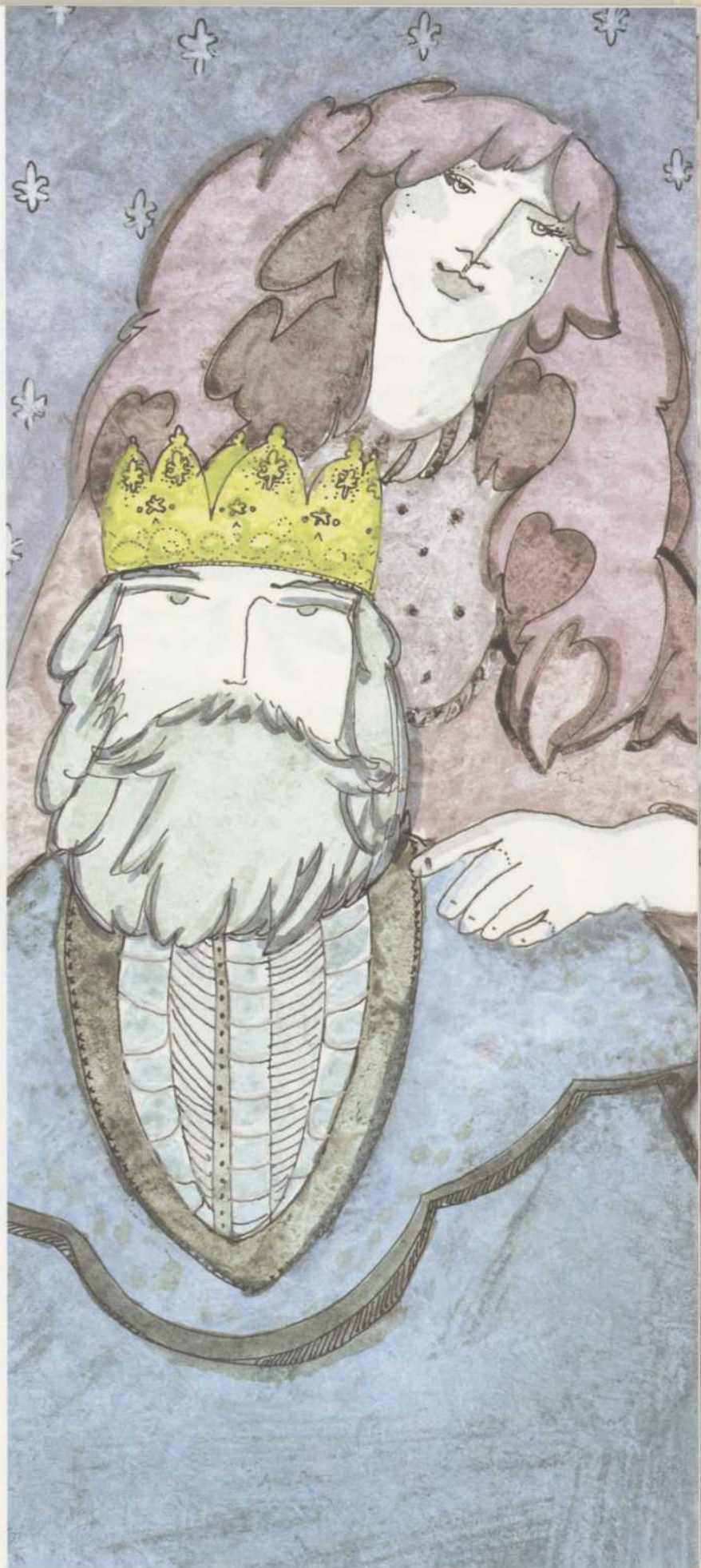
Le Robin des Bois du Québec

Ti-Jean est un gaillard qui revient souvent dans les contes québécois. C'est le type du gars pauvre, mais débrouillard; il possède quelques pouvoirs magiques dont il ne se sert que pour de bonnes causes. Voici une de ses aventures.

Ti-Jean et les géants

Il y avait un roi très puissant, père d'une belle princesse. Il vivait heureux avec sa fille lorsqu'un jour, le malheur s'abattit sur la famille: à la suite d'une maladie, le roi devint aveugle; puis la princesse fut enlevée par des bandits et malgré toutes les recherches, on n'arriva pas à la retrouver.

Accablé par ses déboires, le roi dépérissait; un jour, il entendit dire par un troubadour qu'il existait aux confins de son royaume une fontaine aux eaux merveilleuses qui avaient le pouvoir de guérir toutes les maladies; malheureusement, cette fontaine était gardée par des géants.



Or le roi avait à son service un jardinier nommé Ti-Jean. Ce Ti-Jean était très malin et avait le goût de l'aventure. Aussi, offrit-il au roi de partir en quête de l'eau magique. La veille du départ, Ti-Jean rencontra sur son chemin une pauvre vieille qu'il aida à porter son panier de provisions.



— Tu es un bon garçon, lui dit la vieille. Tiens, voici une serviette de toile; tu n'auras qu'à la secouer pour obtenir toutes les victuailles que tu peux désirer.

Ti-Jean serra soigneusement dans sa poche le précieux cadeau. Le lendemain, il se mit en route à bord d'un bateau à la recherche de la fontaine. Quelques jours plus tard, il jeta l'ancre dans une baie et descendit à terre. Devant lui, un chemin s'ouvrait dans la forêt; Ti-Jean le suivit. Bientôt, il arriva à une clairière. Levant les yeux pour admirer le paysage, il aperçut un géant qui se dirigeait vers lui.

— Ah ! Ah ! dit le géant. J'ai enfin trouvé de quoi manger. J'ai grand faim et je vais te dévorer, petit homme !

— Arrête ! s'écrie Ti-Jean. Je vais te donner un repas comme tu n'en as pas vu depuis longtemps.

Secouant la serviette magique que lui avait donnée la vieille, Ti-Jean fit apparaître un banquet magnifique : poulardes, rôtis de bœuf et de porc, gâteaux de toutes sortes s'amoncelaient devant le géant qui n'arrêtait pas de manger. Quand il fut enfin repu, il dit à Ti-Jean :

— Veux-tu faire un marché avec moi ? Si tu me laisses ta serviette, je te donnerai en échange un sabre magique.

Là-dessus, le géant sort le sabre de sa ceinture et, pour en faire la démonstration, tranche d'un seul coup un arbre énorme qui se trouvait près de là. Ti-Jean accepte de faire l'échange, mais sitôt que le géant a le dos tourné, il lui tranche la tête avec le sabre et reprend sa serviette. Puis, il se remet en route.

Un peu plus loin, il rencontre un deuxième géant. « Cette fois, je ne prends aucun risque », se dit Ti-Jean. Il s'empresse de faire apparaître un plantureux repas avant que le géant n'ait eu le temps de parler. Une fois rassasié, le monstre s'écria :

— Il me faut cette serviette. Jeune homme, veux-tu l'échanger contre cette corne magique ? Tu n'as qu'à souffler dedans pour faire apparaître mille géants qui seront tous à ton service. Pour les faire disparaître, tu n'as qu'à aspirer.

Et le géant fit une démonstration des pouvoirs de la corne. Convaincu, Ti-Jean consentit à l'échange ; mais aussitôt fait, il coupe la tête du géant avec son sabre et reprend son chemin avec, dans son sac, la serviette et la corne et, à son côté, le sabre magique !

Il arrive bientôt à un château. Dès qu'il en eut franchi les grilles, il rencontra la princesse disparue ; elle avait été enlevée par les géants. La princesse pleurait d'émotion à l'idée d'être enfin délivrée de sa prison.

— Mais, confia-t-elle à Ti-Jean, il reste un obstacle. La mère des géants est là-bas, au fond du jardin. C'est elle qui garde la fontaine dont l'eau guérit toutes les maladies. Actuellement, elle fait la sieste, mais quand elle s'éveillera, elle puisera de l'eau de la fontaine et elle ira rendre la vie à ses fils.



Ti-Jean s'empresse d'aller à la fontaine. Il aperçoit la géante endormie devant les portes de fer qui en gardent l'accès. Il la coupe en morceaux avec son sabre, puis avant soufflé dans sa corne, il ordonne aux mille géants :

— Lancez ces morceaux aux quatre coins du monde, et ensuite, ouvrez-moi les portes de la fontaine.



Aussitôt dit, aussitôt fait. Ti-Jean remplit une gourde d'eau de la fontaine, puis, en aspirant, fait disparaître les géants. Ensuite, donnant la main à la princesse, il l'amène à bord de son bateau.

Trois jours plus tard, ils étaient au château du roi. Bien sûr, la princesse était tombée amoureuse de Ti-Jean: leur mariage fut célébré quinze jours plus tard. Grâce aux pouvoirs magiques de Ti-Jean, le royaume connut une ère de paix et de prospérité.



Au printemps, après le dur hiver, on organise des parties de sucre dans les érablières ; quand la neige commence à fondre, c'est-à-dire à la fin de mars ou au début d'avril, les cultivateurs « font les sucres ». Des seaux sont fixés aux érables dont on perce le tronc : la sève y coule goutte à goutte. On se rend en groupes à la « cabane à sucre » au milieu des bois ; pour fabriquer le sirop, il s'agit de faire bouillir l'eau d'érable dans de grands bassins pendant quelques heures. Une « partie de sucre », c'est l'occasion de repas, de danses et de chansons. Le sirop et le sucre d'érable sont des desserts très recherchés des Québécois et sont utilisés en cuisine.

Petit Coyote et le sirop d'érable

Il y avait une fois un petit Indien qui s'appelait Petit Coyote. Par une journée où la neige était en train de fondre, il se promenait dans le bois en quête de gibier. Cette année-là, tous les champs qu'on avait cultivés autour du village n'avaient donné que peu de légumes : les courges étaient demeurées de la grosseur des noisettes, les haricots étaient à moitié vides, les épis de maïs manquaient de grains. On n'en était qu'à la saison où fond la neige, et déjà les paniers aux provisions étaient presque vides. Le chef du village s'inquiétait fort, car il restait beaucoup de lunes avant la nouvelle récolte. Aussi, avait-il ordonné à tous les garçons en âge de manier un arc et des flèches de partir à la recherche du gibier.

Petit Coyote n'était pas bien vieux : c'était même une de ses premières chasses. Mais il s'était bien promis de rapporter un animal quelconque.

« Qu'est-ce que je vais rapporter ? se demandait Petit Coyote. Une gélinotte, avec sa robe tachetée ? une alouette qui porte une demi-lune sur la gorge ? » Soudain Petit Coyote aperçut une perdrix : elle avait mis sa robe blanche pour se confondre avec la neige, mais Petit Coyote avait de bons yeux et il l'aperçut quand même. Il murmura en lui-même une formule pour l'amadouer :



« Perdrix, perdrix,
Toi qui voles, toi qui fuis
Viens-t'en par ici
Que je t'attrape, jolie perdrix. »

Avec précautions, il sortit une flèche de son carquois, la plaça sur son arc, visa longuement, et zip ! Mais la perdrix s'était envolée et la flèche de Petit Coyote s'était plantée dans un de ces arbres dont les feuilles deviennent rouges dans le mois des feuilles qui tombent.

« Je suis bien triste, se dit Petit Coyote : c'est bientôt l'heure de rentrer dans la hutte rejoindre mon père Grop Loup, ma mère Plume Bleue et ma sœur Petite Hermine. Et je n'ai rien à apporter pour le repas du soir. » Il s'approcha de l'arbre dont les feuilles deviennent rouges dans le mois des feuilles qui tombent. Il tira fort sur sa flèche afin de pouvoir la remettre dans son carquois.

— Oh ! dit-il, il coule de l'eau de cet arbre à l'endroit où ma flèche s'est plantée.

Petit Coyote goûta cette eau : elle était sucrée.

« Hum ! c'est bon », se dit-il. C'est alors qu'il eut une idée. Vidant son carquois de ses flèches, il recueillit le plus qu'il pouvait de cette eau sucrée.

« Si je ne rapporte pas de gibier pour le repas du soir, je rapporte au moins une eau qui est agréable au goût.

Et voilà Petit Coyote tout heureux sur le chemin du retour, avec son carquois d'écorce rempli d'eau sucrée. Il marcha, marcha du côté de la lumière du jour qui se couche.

Quand il arriva dans son village, le repas du soir mijotait déjà dans la plupart des huttes. Petit Coyote entra dans sa hutte.



Son père Grop Loup était triste. Sa mère Plume Bleue était triste, sa sœur Petite Hermine était triste. La chasse n'avait rien donné ce jour-là et il n'y avait pas le plus petit bout de viande à mettre dans la marmite. Plume Bleue avait quand même attisé le feu, et l'eau de la marmite, qu'elle avait posée sur les pierres brûlantes, chantonnait doucement. Lorsque Petit Coyote entra dans la hutte, tous les yeux se tournèrent vers lui : apportait-il quelque oiseau à jeter dans la marmite ?

— Tenez, dit fièrement Petit Coyote en tendant son carquois, j'ai trouvé de l'eau au bon goût qui coule de l'arbre dont les feuilles deviennent rouges dans le mois des feuilles qui tombent.

Son père Grop Loup, qui s'attendait à un gibier plus consistant, attrape le carquois avec impatience et le jette sur les pierres brûlantes de l'âtre.

Aussitôt, une bonne odeur de sucre emplit la cabane. L'eau sucrée se met à pétiller sur les pierres brûlantes, se transformant en sirop d'érable comme nous le connaissons aujourd'hui.

Etonnés, Grop Loup, Plume Bleue, Petite Hermine et Petit Coyote recueillent prudemment ce liquide gluant qui coulent sur les pierres.

— Hum ! s'écrient-ils, c'est bon !

— Tu dis que tu as recueilli cette eau à même l'arbre dont les feuilles deviennent rouges dans le mois des feuilles qui tombent ? dit Gros Loup à Petit Coyote.

— Mais oui, et je peux te montrer l'endroit.

— Inutile d'aller si loin, dit Grop Loup; notre hutte est entourée de ces arbres. Viens avec moi: nous allons voir s'ils contiennent aussi l'eau qui goûte bon.

Ils sortent dans la forêt, dans la lumière du jour qui tombe. Gros Loup fait une entaille dans un érable avec son tomahawk: il fabrique un petit chalumeau à l'aide d'une branche vidée de sa moelle; il y accroche la marmite familiale.

Ensuite, tout le monde rendre se coucher. Le lendemain matin, la marmite est remplie de l'eau qui goûte bon ! Plume Bleue l'apporte dans la hutte et la dépose sur des pierres brûlantes qu'elle avait fait chauffer dans l'âtre. Peu à peu, l'odeur de sirop se répand dans la hutte et dans les alentours. Les voisins s'approchent pour savoir quelle est cette odeur nouvelle si agréable. On fait circuler les gobelets d'écorce remplis de sirop d'érable. Tout le monde est joyeux: personne n'a jamais rien goûté de semblable. Bientôt, tout autour du village, chaque arbre dont les feuilles deviennent rouges dans le mois des feuilles qui tombent se trouva muni d'un chalumeau et d'un récipient en écorce pour recueillir l'eau qui goûte bon.



La nouvelle fit le tour des villages voisins. Toute la forêt se mit à embaumer. Grâce à cette nouvelle nourriture, les tribus purent voir venir la lune d'été sans trop de famine, car le bon sirop les rendait forts et joyeux, et quand on est fort et joyeux, la chasse est meilleure.

Quand la neige eut presque complètement disparu, le chef du village proposa qu'on fasse une grande fête en l'honneur du mets nouveau que Petit Coyote avait fait découvrir aux Indiens. Lors de cette fête, le chef prit la parole:



— Chaque année, quand le Vent du Sud enverra les oies et les canards annoncer au Vent du Nord sa prochaine venue, quand l'eau se remettra à couler, quand les montagnes déchireront leur couverture blanche, les Indiens transperceront les arbres dont les feuilles deviennent rouges dans le mois des feuilles qui tombent. Ils en tireront l'eau qui a bon goût, et ils en feront du sirop à l'aide des pierres brûlantes. Quant à Petit Coyote, je prédis qu'il deviendra un grand chef et qu'il fera l'honneur de sa tribu.







La fête dura longtemps. Chaque année, à la lune de la neige qui fond, les Indiens de cette tribu célébrèrent la fête du sirop d'érable.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque les Visages Pâles vinrent s'installer dans le pays, ils apprirent des Indiens à fabriquer le sirop d'érable, à transformer l'eau sucrée en sirop ou en bonbons à l'érable.

De cet arbre si utile qu'on appelle l'érable, on a tiré non seulement le «sucre du pays», mais aussi le symbole du pays, la feuille d'érable, emblème du Canada.



618. w
m

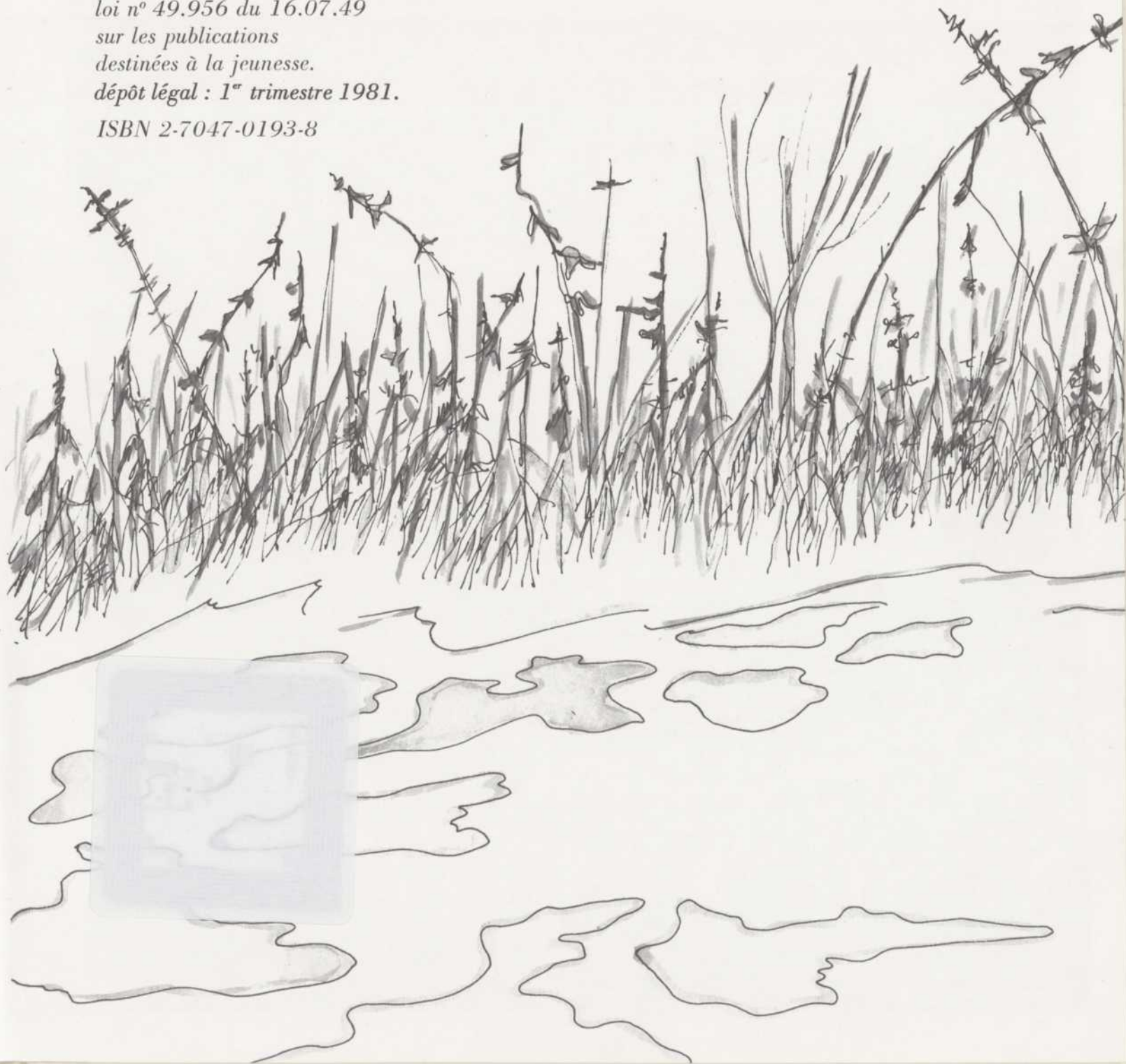
Table des matières

Le Québec	page 5
Quand vient l'hiver	page 9
Les draveurs de la Gatineau	page 14
Le loup-garou	page 16
La « chasse-galerie » ou le canot magique	page 22
Chanson de canot	page 26
Ti-Jean et les géants	page 29
Petit Coyote et le sirop d'érable	page 36

*achevé d'imprimer
pour les éditions la farandole
sur les presses de l'imprimerie moderne
du lion à paris.*

*loi n° 49.956 du 16.07.49
sur les publications
destinées à la jeunesse.
dépôt légal : 1^{er} trimestre 1981.*

ISBN 2-7047-0193-8



éditions la farandole

